

LES

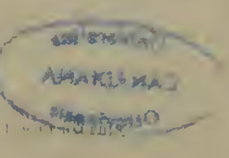
MIETTES

DISTRACTIONS POETIQUES

PAR

L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN

Edition intime à 50 exemplaires



QUEBEC

[illegible]

[illegible]



LES MIETTES

LES

MIETTES

DISTRACTIONS POETIQUES

PAR

L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN

Colligite fragmenta ne pereant

Édition intime à 50 exemplaires

QUÉBEC

ATELIERS TYPOGRAPHIQUES DE P.-G. DELISLE, 1, PORT DAUPHIN

1869

A MON AMI

A. GÉRIN-LAJOIE

C'est à vous que je dédie ces vers, qui n'ont d'autre mérite que d'avoir charmé quelques heures de deux longues années de maladie ; à vous dont la touchante sympathie m'a fait tant de bien à l'âme durant cette cruelle épreuve. Aussi s'adressent-ils moins au poète charmant, à l'esprit délicat, qu'à l'âme sensible, à l'ami de cœur qui vivra éternellement dans le souvenir de

L'AUTEUR.

LA PREMIÈRE MESSE EN CANADA

Le sixiesme jour du dudict moys vinsmes poser à vne ysle qui faict vne petite baye & couche de terre : Icelle ysle est vne moult bonne terre & grasse, plaine de beaulx & grandz arbres de plusieurs sortes : & entre autres y a plusieurs couldres franches. Et parce la nomasmes l'ysle es Couldres.

Le septiesme iour dudict moys (de septembre,) iour nostre dame, après auoir ouy la messe, nous partismes de ladicte ysle pour aller à mont ledict fleuve.

VOYAGE DE JACQUES CARTIER (1535)

L'ILE AUX COUDRES

C'est une île charmante, un sauvage côteau
Qui baigne sa falaise et les franges humides
De sa verte parure aux pieds des Laurentides ;
On dirait un bouquet flottant au fil de l'eau.

Un peuple simple, aimant ses usages antiques,
Sa foi, ses souvenirs, ainsi que des reliques,
Y vit heureux, en paix, sous le joug d'un pasteur
Aussi bon que leur âme, aussi franc que leur cœur.

Voyez-vous, à travers la forêt primitive,
La flèche du clocher, découpée en ogive ?
De la prière c'est le doigt mystérieux ;
Appuyé sur la tombe, il leur montre les cieux.
Quand la cloche argentine annonce le dimanche,
Entrez avec la foule en ce temple fervent ;
Vous sentirez votre âme attendrie en voyant
De ce peuple naïf la piété si franche.

Regrettez-vous les jours où l'hospitalité
Brillait dans sa fraîcheur, sa cordialité ?
De ces braves colons franchissez la demeure ;
A leur table venez vous asseoir à toute heure.
Vous croirez apporter avec vous le bonheur ;
A vous le beau lit blanc et la place d'honneur.
Mais savez-vous pourquoi j'aime ce coin de terre
Autant que la paroisse où j'ai vu la lumière ?
C'est un récit suave, une légende d'or,
Pure comme l'enfant que l'amour berce encor.

L'ARRIVÉE DE JACQUES CARTIER

Le grand Colomb venait de percer le mystère
Qui depuis si longtemps voilait cet hémisphère.
Le roi de nos déserts, l'immense Saint-Laurent
Couvrait, seul, notre sol de ses bras de géant,
Et les muscles mouvants de sa puissante épaule
N'avaient jamais porté que les glaces du pôle.
Seul, l'enfant des forêts, poursuivant l'orignal,
Foulait la fleur sauvage et le sol virginal.

Par un beau soir d'été, l'on vit trois blanches voiles
Remonter la rivière aux clartés des étoiles.
A leur étrange aspect, les farouches Indiens
Et les oiseaux de mer et les monstres marins,
Surpris d'être troublés dans leurs paix si parfaite,
Disparaissent soudain dans leur sombre retraite.
Les vaisseaux d'outre-mer glissent silencieux
A l'ombre des grands caps et des monts sourcilleux.
Un homme que la foi, que le génie inspire,
Est là, debout, pensif, sur l'avant du navire:
C'est le grand découvreur du Canada, Cartier,
Le délégué du ciel et du roi chevalier.
A coté de la croix, symbole d'espérance,
Il vient planter ici le drapeau de la France.

LA MESSE

L'aurore avait jeté sur les pas du soleil
Sa corbeille de rose et son manteau vermeil,
Lorsque les mariniers trouvèrent un asile
Pittoresque et champêtre au rivage de l'île.

Ce nouveau continent est un présent du ciel;
Et c'est là qu'aujourd'hui le marin immortel
Veut en faire au Seigneur un hommage sublime
En y faisant offrir l'adorable victime.

Un autel de feuillage et de mousse est dressé
Au sommet du côteau, sur un tronc renversé.
Au-dessus, un massif de coudriers et d'ormes,
Ombrageant le rocher de leurs branches énormes,
Ressemblent aux arceaux d'un temple naturel.
Des lianes on voit les verdoyants cordages
Retomber en festons au-dessus de l'autel
Et des cierges bénis, parmi les fleurs sauvages,
Dont les pieuses mains du prêtre et des marins
Ont jonché le sol vierge et les degrés divins.
Sur les bras de la croix rustique se balance
Un faisceau d'étendards aux armes de la France.

Cependant est venu le moment solennel
Et le prêtre gravit les marches de l'autel.
L'équipage vêtu de ses habits de fête
S'agenouille, et Cartier se proterne à leur tête.
Notre patrie a vu bien des jours glorieux:
Mais jamais elle n'eut d'instant plus précieux.
Le prêtre auguste et saint, avec la blanche hostie,
Elève vers le ciel un regard qui supplie.
Pour la première fois en ce pays nouveau
Est offerte la chair et le sang de l'Agneau.
Le flot attentif baise avec respect la plage,
Et la brise au rameau suspend son doux ramage.
Car ce vaste désert est devenu sacré,
Depuis que du Sauveur le sang l'a consacré.
La France américaine, en ce moment suprême,
A reçu l'onction de son premier baptême.

Et Cartier crut ouïr, dans les hauteurs des cieux,
Joint à la voix du prêtre, un chant mystérieux:
C'était l'hymne d'amour et de reconnaissance
De la terre et des mers chantant leur délivrance.
C'était la sainte voix de leur ange gardien
Qui priait au berceau du peuple Canadien.

5 août, 1869.

LE CANOTIER

CHANSON DES BOIS

La colonisation du Canada a donné naissance, dès les premiers temps, à un type exceptionnel, d'une rare originalité : c'est cette classe d'hommes qui, entraînés par les séductions de la vie des bois, abandonnaient la culture des champs pour se livrer à la vie nomade des Sauvages. S'aventurant avec eux dans leurs légères embarcations, ils remontaient les lacs et les fleuves, et bientôt devenaient aussi habiles à conduire le canot d'écorce que les Sauvages eux-mêmes.

Ils finissaient par se passionner tellement pour cette vie d'indépendance et de dangers que rien ne pouvait plus les en arracher. On en rencontre encore de nos jours un bon nombre sur les limites de la civilisation.

Nous avons eu occasion de nous faire conduire en canot, il y a quelques années, par un de ces intrépides aventuriers, jusqu'aux sources du Saguenay. Sa dextérité à conduire son canot d'écorce était telle qu'il remontait les plus forts rapides de la rivière Chicoutimi, debout, une perche à la main, dans son canot complètement chargé. Nous avons essayé de traduire, dans la chanson suivante, quelque chose de cette existence originale.

Assis dans mon canot d'écorce,
Prompt comme la flèche ou le vent,
Seul, je brave toute la force
Des rapides du Saint-Laurent.

C'est mon compagnon de voyage ;
Et quand la clarté du jour fuit,
Je le renverse sur la plage :
C'est ma cabane pour la nuit.

Ses flancs sont faits d'écorces fines
Que je prends sur le bouleau blanc;
Les coutures sont de racines,
Et les avirons de bois franc.

Sur les rapides je le lance
Parmi l'écume et les bouillons;
Si vite il bondit et s'avance
Qu'il ne laisse pas de sillons.

Près de mon ombre, son image
Toujours m'apparaît sur les eaux,
Et quand il faut faire portage,
Je le transporte sur mon dos.

Le laboureur a sa charrue,
Le chasseur son fusil, son chien,
L'aigle a ses ongles et sa vue:
Moi, mon canot, c'est tout mon bien.

Mon existence est vagabonde:
Je suis le Juif-Errant des eaux;
Mais en jouissance elle abonde;
Les villages sont des tombeaux.

J'ai parcouru toutes les plages
Des grands lacs et du Saint-Laurent ;
Je connais leurs tribus sauvages
Et leur langage différent.

J'ai vu plus d'un guerrier farouche
Scalper ses prisonniers mourants,
Et du bûcher l'ardente couche
Consumer leurs membres sanglants.

J'étais enfant quand la flottille
Des Montagnais vint m'enlever.
Je ne verrai plus ma famille ;
Ma mère est morte à me pleurer !

Quand viendra mon dernier voyage,
Si je ne meurs au fond du flot,
Sur ma tombe, près du rivage,
Vous renverserez mon canot.

1er juin, 1869.

LE MANOIR

ROMANCE

AIR : *Le Fil de la Vierge.*

Vieux manoir où vécut tant d'heureux jours mon père;
Séjour béni,
Où je retrouve encore et ma sœur et ma mère,
Couple chéri ;
Redis-moi du passé la douce souvenance :
L'éclat vermeil
De l'aurore où brilla de ma première enfance
Le beau soleil,

Mes plaisirs enivrants, mes courses, mes longs rêves
Au bruit du vent,
A l'ombre des forêts, au bord des larges grèves
Du Saint-Laurent.
Et ce temps de candeur, où tout dans la nature
Et dans mon cœur
Soupirait l'hymne saint des anges, le murmure
Du vrai bonheur.

Grands ormes du jardin, ombreuses avenues
Que tant de fois,
Durant cet âge d'or, mes pas ont parcourues ;
Célestes voix
Des zéphyrs, des oiseaux cachés parmi les roses,
Ou dans les lis,
Me disiez-vous alors les merveilleuses choses
Du paradis ?

Là-haut, sur la montagne, où le soleil poudroie
Mes pas rêveurs
Recherchent les sentiers où la mousse verdoie
Parmi les fleurs.
Le silence des bois, de la mer qui sommeille
Le grand soupir,
Tout ce qui m'environne en mon âme réveille
Un souvenir.

Voici la croix sainte où s'agenouillait mon père ;
A son côté
Pressant du chapelet les grains bénis, ma mère
Disait l'*Ave ;*
Et d'enfantines voix, poursuivant le cantique
De Gabriel.
Livraient au vent du soir leur prière angélique
A l'Eternel.

Quand l'hiver déployait sa robe virginale,
Qu'étincelait
Dans ses splendides nuits l'aurore boréale,
On me disait :
Enfant, vois-tu tomber les étoiles filantes,
Du ciel si beau ?
De tes illusions en ton âme expirantes,
C'est le tombeau.

Dispersés par le vent de cette amère vie,
Chaque printemps
Ramène au vieux manoir une troupe ravie
De ses enfants.
Frères, sœurs, puissions-nous autour de notre mère
Encor longtemps
Réunis, couronner d'une main tendre et fière
Ses cheveux blancs.

Mais d'où vient qu'un nuage assombrit ma paupière,
Noire vapeur ?
Hélas ! je vois là-bas la croix du cimetière,
Et j'ai frayeur.
Quand j'entendrai la voix du ministre suprême
Me dire : adieu !
Faites-moi retrouver tous ceux que mon cœur aime
Au ciel, mon Dieu !...

Airvault, 1er juin 1869.

LES AGES

How few twenties there are in life? Twenty and twenty are forty, and twenty are sixty: how few see the fourth twenty! Who sees the fifth?

G. P. R. James,
The Castle of Ehrenstein.

VINGT ANS

Le regard inspiré, le cœur encor séduit
Par les enchantements de l'enfance qui fuit,
Marcher, en folâtrant, dans un sentier de roses
En effleurant des mains et du cœur toutes choses,
Comme le papillon qui va de fleur en fleur ;—
D'un front brûlant d'amour frappant la sainte dalle.

Verser le nard exquis d'une âme virginale
Sur les pieds du Seigneur.
Rêver avec l'oiseau de la mélancolie ;
Dire adieu sans remords au passé qu'on oublie ;
Se bercer, insoucieux, au roulis du présent ;
Imaginer et voir un Eden enivrant
Dans l'avenir ; prêter une oreille attentive.
Et donner une larme à toute âme plaintive ;
Frémir au souffle ardent de l'inspiration ;
Sous un regard aimé trembler d'émotion ;
Faire de tout son être une harpe éolienne
Qui vibre à tout soupir de la brise aérienne ;
Se pencher sur l'abîme et braver en riant
Les vagues en furie et le gouffre béant ;
Savourer des plaisirs la coupe d'ambroisie,
Et rêver danses, bals, musique et poésie ;
Aspirer dans les bois les senteurs du printemps,
Et mordre à belles dents au fruit mûr de l'automne
En écoutant des flots la plainte monotone :
C'est la vie à vingt ans.

QUARANTE ANS

Le soleil des beaux jours a bruni sa paupière ;
Son œil mâle est pensif ; il est homme ; il est père.

Celle qui sur son bras s'appuie avec fierté
Brille par sa vertu plus que par sa beauté.
De leurs jours enlacés la tige épanouie
Fait renaître à leurs yeux l'enfance évanouie. [chair:
Ce groupe aux blonds cheveux, c'est leur sang, c'est leur
Ils seront leur printemps quand viendra leur hiver.

Du versant de la vie il redescend les cimes ;
Son âme est tout entière à des pensers sublimes.
Elle scrute la terre, interroge les cieux,
Et plonge en elle-même un œil mystérieux.

Il sillonne les mers sur des ailes de flamme.
Au fluide électrique il communique une âme.
La main sur la charrue, ou l'œil sur le compas,
L'hermine sur l'épaule, ou le fusil au bras,
De lui relève tout empire.

A lui l'art, le progrès, les gloires de son temps,
L'esprit pour inventer, la plume pour le dire :
C'est l'homme à quarante ans.

SOIXANTE ANS

Il dévorait l'espace ainsi que l'hirondelle
Qui poursuit dans les airs l'insecte à tire-d'aile.

Plus tard, c'est le coursier haletant, harassé,
Sur les pas d'un cerf qui, de loin, l'a devancé.
Rêves d'ambition, d'honneur, de renommée,
Vous n'étiez qu'un mirage, une vaine fumée !
Il s'avance aujourd'hui désillusionné,
Flétri, courbé, tremblant, le front découronné.
C'est le chêne des monts, à la cîme si fière,
Maintenant dépouillé, frappé par le tonnerre.
Au lieu du ciel d'azur, des brises du printemps,
Les neiges, le sol dur, le vent du cimetière,
D'un coupable passé la souvenance amère :
C'est l'homme à soixante ans.

QUATRE-VINGTS ANS

Oh ! que la solitude est immense, effrayante,
Autour de ce vieillard à la démarche lente !
Il chancelle à tout pas ; car ses pieds sont blessés
Par les débris des croix, des tombeaux renversés.
Il voudrait reculer, retourner en arrière ;
Mais la mort lui dit : marche ; et creuse son ornière.
Au lieu des cris de joie et d'acclamations,
Le silence de la mort, même des passions.
A quoi sert le trésor de son expérience ?
Son corps n'a plus de nerf, son âme d'espérance.

Mais soudain resplendit une clarté du ciel,
Sur ses traits décharnés un espoir immortel.
D'un messager divin la forme éblouissante,
Plus pure que l'aurore et plus qu'elle riante,
D'un pied touchant la terre, et le front dans les cieux,
Une croix à la main, apparaît à ses yeux :
" Suis mes pas, ô mon fils ! car je suis la lumière,
" La force qui soutient tout homme sur la terre,
" Mon amour autrefois veilla sur ton berceau ;
" Je reviens aujourd'hui t'endormir au tombeau.
" Calmé par ma prière,
" Et bercé par mes chants,
" Repose entre les bras de l'Eglise, ta mère.
" O vieillard de quatre-vingts ans ! "

CENT ANS

Plus rare que l'épi laissé dans le sillon,
Quand l'avare glaneuse a cueilli sa moisson ;
Ou que la grappe mûre au cep abandonnée
Lorsque les vendangeurs ont fini leur journée ;
Pélerin du passé, le vieillard de cent ans
Est un hôte oublié sur la barque du temps.
De tous ses compagnons, victimes du naufrage,
Pour dire leur trépas lui seul encor surnage.

Sa vie est une époque et plus qu'un monument :
Son nom de siècle en siècle est transmis à l'enfant.
Dans Athènes ravi, c'est le divin Homère ;
Aveugle et mendiant, c'est le grand Bélisaire ;
Dans les bras de Joseph, c'est Jacob expirant.
Et l'étranger distrait, passant au cimetière,
Sur une tombe lit avec étonnement :
"Ci-git un centenaire."

5 août, 1869.

A M. LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE

A l'occasion d'une pièce de vers adressée à M. L. P. Lemay

O poète exilé ! toi dont la lyre d'or
Nous faisait tressaillir d'ivresse hier encor,
Te voilà donc errant dans cette république
Dont les bras de géant écrasent l'Amérique !

Dans une heure d'ennui, de découragement,
Tu dis en rejetant ton royal instrument :
A quoi sert cette lyre ? à quoi sert le génie ?
Un homme ne vit pas seulement d'harmonie.

Et l'on te vit partir et faire tes adieux
Au tombeau de ta mère, au sol de tes aïeux,
A tous ces souvenirs si chers de la patrie
Dont ton âme naguère était encor ravie.

Ta patrie était pauvre ; et, victime du sort,
N'offrait qu'un peu de gloire, et tu voulais de l'or !

Hélas ! elle n'est pas cette reine puissante
Qui porte sur son front diadème étoilé.
Fille du peuple, c'est presqu'une mendiante
Qui n'a pour vêtement qu'un drapeau déchiré.

Pour tout bien notre amour, et son histoire pure,
Son histoire en grands traits féconde, mais obscure ;
Des froides régions une pâle beauté
Qui n'a de charmes que sa sainte pauvreté.

Que de fois par ses chants ta muse enchanteresse
Essuya de ses pleurs les douloureux sillons !
Plus on la méprisait, plus ta vive tendresse
Couvrait de riches fleurs ses glorieux haillons.

Ah ! tu regretteras, un jour, barde éphémère,
D'avoir abandonné les autels de ta mère.
Là-bas, tu trouveras peut-être le bonheur :
Ici, c'était la gloire ! ici, c'était l'honneur !

Troubadour indolent, tu ne fus pas de taille
A combattre jusqu'à la fin de la bataille.
Au lieu d'aller te joindre à tant d'expatriés,
N'eût-il pas mieux valu mourir pauvre à ses pieds ?

Du moins sa douce main eût fermé ta paupière ;
Mais tu vas mourir seul sur la terre étrangère.
Et le tertre inconnu du poète exilé
Par le pied des passants sera bientôt foulé.

Seule y viendra prier encore une ombre amie :
Ce sera l'ange en deuil, l'ange de ta patrie.

12 novembre, 1869.

LE PORTRAIT DE MON PÈRE

Il est là, dans son cadre, au vieux mur suspendu,
Le front large et pensif, l'air calme, mais austère,
Le regard, plein de feu, dans l'espace perdu ;
Toujours je l'ai vu là, ce portrait de mon père.

Quand l'ombre de la nuit descend sur le manoir,
Que tout devient obscur au salon solitaire,
Un rayon toujours brille et paraît se mouvoir :
C'est l'œil étincelant du portrait de mon père.

De la toile parfois semble se détacher
Et descendre vers moi cette ombre qui m'est chère.
Elle vient à ma droite en silence marcher,
Et m'indique du doigt le portrait de mon père.

Quand surgissent les jours d'orage intérieur,
Où l'âme est sans vertu, le courage éphémère,
Pour raffermir mes pas au sentier de l'honneur,
Je n'ai qu'à regarder le portrait de mon père.

Si jamais au torrent me laissant emporter,
A ses nobles leçons je venais à forfaire,
Rougissant de moi-même, oserais-je affronter
Le foudroyant regard du portrait de mon père.

Vingt ans passés, la mort vint frapper au manoir.
Lorsque ma mère en deuil revint du cimetière,
Elle me dit montrant le cadre orné de noir :
“ Embrasse, mon enfant, le portrait de ton père.

" Pour être comme lui digne de tes aïeux,
" Et comme lui remplir une noble carrière,
" Etre grand citoyen et chrétien vertueux,
" Viens t'inspirer devant le portrait de ton père."

L'imiter fut depuis mon suprême désir,
Et quand je fermerai mes yeux à la lumière.
A Dieu je veux léguer mon dernier souvenir
Et mon dernier regard au portrait de mon père.

19 février, 1869.

LE COUREUR DES BOIS

CHANSON FORESTIÈRE

Le type du Coureur des Bois, dont le baron de Saint-Castin est la plus remarquable personnification, est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner une esquisse. Le grand romancier américain, Fénimore Cooper, a exploité admirablement ce caractère original qu'il a dérobé à notre histoire, car le type du Coureur des Bois appartient particulièrement à notre pays, où

il a pris naissance. Peut-être trouvera-t-on un reflet de cette existence étrange et aventureuse dans les couplets qui suivent :

J'ai voyagé toute ma vie
Seul et sans me lasser jamais ;
Je ne connais d'autre patrie
Que les déserts et les forêts.

A ma famille, à mon village
J'ai dit adieu depuis trente ans ;
Jamais, durant ce long voyage,
Je n'ai vu la face des blancs.

Ma carabine est ma compagne ;
Je règne avec elle en tout lieu.
Dans la plaine et sur la montagne
Je n'ai d'autre maître que Dieu.

On dit qu'une tribu guerrière,
Jadis confia son destin
Au grand chasseur qui fut mon père,
Dernier baron de Saint-Castin.

De l'Indien j'ai l'insouciance,
L'ouïe et l'intrépidité ;
Pareil mépris de l'existence,
Pareil amour de liberté.

Il n'est pas un souffle, un murmure,
Pas un frémissement des bois,
Pas un seul bruit de la nature,
Que ne puisse imiter ma voix.

Que sont les brillantes parures
Dont s'enorgueillissent les rois
A côté des riches fourrures
Qui parent le Coureur des Bois ?

J'ai pour sceptre ma carabine,
Le dôme des cieux pour palais,
Pour tapis j'ai la mousse fine,
Pour trône, les monts des forêts.

Là-bas, au fond de la Prairie,
Les buffles paissent par troupeau ;
Pour mon vêtement, pour ma vie
Je n'ai qu'à choisir les plus beaux.

Quand la neige des bois s'amasse,
Qu'on enfonce jusqu'au genou,
Je prends mes raquettes, je chasse
L'orignal et le caribou.

Lorsque l'ombre du soir arrive,
Je me fais un lit de sapin.
Couché près de la flamme vive,
Je rêve et dors jusqu'au matin,

Au bruit des vents et des cascades
Qui beuglent comme des taureaux ;
Au grognement des ours nomades
Qui vont boire dans les ruisseaux.

Si je vois monter la boucane
D'un camp sauvage à l'horizon,
Je vais m'asseoir dans leur cabane
Et partager leur venaison.

Au fond des bois, ou sur la plage,
Quand mon cadavre dormira,
Celui qui prend soin du Sauvage
Sur mes os blanchis veillera.

Peut-être le missionnaire
Qui prêche au pauvre Indien la croix,
En passant dira sa prière
Pour l'âme du Coureur des Bois.

9 décembre, 1869.

A MA SŒUR

Quand je te vois, ma sœur, rêveuse à ta fenêtre,
Laissant flotter au gré de la brise du soir
Tes blonds cheveux épars sur ton corsage noir,
Songer à l'avenir, cet étrange peut-être
Qui chaque heure du jour se dresse devant toi,
Tantôt plein d'allégresse et tantôt plein d'effroi,
Je cherche alors à lire au fond de ta pensée
Quelle empreinte l'espoir ou la crainte a laissée.

Seras-tu grande dame, en un salon doré, [1]
D'allégresse et de fleurs le front toujours paré ;
Assise à des banquets au milieu de convives
Etincelant de soie et de perles massives ;
Ou, joyeuse, entraînée au bras d'un cavalier,
Aux épaulettes d'or, aux éperons d'acier,
Tournoyant dans le bal, plus belle que la rose
Sous les tièdes rayons du printemps fraîche éclose ?
Puis, lasse, retirée au fond de ton boudoir,
Après avoir joui de tes succès du soir,
Dormant sur des divans ou de pourpre ou de soie
Et n'ouvrant tes rideaux qu'aux rayons de la joie ?

Vois-tu briller l'éclat de la fleur d'oranger
Que pose sur ton front quelque jeune étranger,
Dont la voix sympathique, au fond de ta pensée
Fait résonner tout bas le nom de fiancée :
Et marchant aux rayons de la lune de miel,
Le cœur tout palpitant, te conduit à l'autel ?

Jeune épouse plus tard, vois-tu parmi ses langes
Sourire à tes baisers le plus joli des anges ?

1. Inutile de dire que ces rêves ne sont que des fictions admises en poésie. On n'y doit voir qu'une idée générale exprimant cette antithèse : bonheur et misère.

Ou, le ciel t'appelant vers un destin plus beau,
Un jour marcheras-tu sur les pas de l'Agneau ?
Foulant aux pieds brocart, diamants et parure,
Et livrant aux ciseaux ta blonde chevelure,
Religieuse au cloître ou sœur de charité,
Du manteau de l'amour couvrant la pauvreté ;
Psalmodiant au chœur durant la sainte veille
La louange du Dieu qui jour et nuit y veille ?

Seras-tu ?...... Mais d'où vient cette étrange paleur,
Ces pleurs, et sur ton front cette froide sueur ?
Vois-tu dans l'avenir quelque spectre effroyable
Au geste menaçant, à la voix formidable ?
Plus triste que la mort, serait-ce le Malheur
De ses ongles de fer étouffant ton bonheur ?
La pâle maladie éteindrait dans les larmes
L'éclat de ton regard, ton sourire et tes charmes,
Au fond d'un noir réduit, sans chaleur, ni soleil,
Sans ami pour pleurer sur ton dernier sommeil !

Oh ! non, ne crains pas que l'heureuse et chaste étoile
Qui luit sur ton matin vers le soir ne se voile,
Et que de ton chemin les arbres et les fleurs
Se changent en cyprès qu'arroseront tes pleurs.

Interprète du ciel, ma voix va te prédire
Ce sort mystérieux que nul ne peut te dire.
Tu vois ce crucifix, relique du manoir,
Dont tu couvres les pieds de baisers chaque soir ;
Ces images de saints, et cette humble chapelle
D'où monte ta prière à la reine immortelle.
Cette piété tendre est l'oracle divin
Où je lis l'avenir que tu cherches en vain.

Dans le siècle ou le cloître, ou chaste et tendre mère,
Noble ou pauvre, humble ou riche, à tout âge, en tous lieux
Tu seras, quelque soit ta future carrière,
Heureuse sur la terre, et sainte dans les cieux.

25 février, 1869.

UN PÈLERINAGE

AU CAYLA

Ce livre est une fête pour l'intelligence et pour le cœur, en même temps qu'une grâce pour l'âme.

AUGUSTE NICOLAS,

Etude sur Eugénie de Guérin.

C'est la bienheureuse Eugénie.

PAROLES DE PIE IX.

Au Cayla, 1er août 1867.

Mon cher ami,

En me serrant la main pour la dernière fois, à mon départ de Québec, il y a deux mois, vous me disiez: " Ne manquez pas d'aller faire une visite au Cayla." Je vous le promis, et aujourd'hui j'accomplis ma promesse ; c'est de la chambre même d'Eugénie de Guérin que je vous écris.

Vous qui avez voué un culte d'admiration à la sœur de Maurice, avec quelle ivresse vous allez goûter les détails intimes que j'ai à vous communiquer ! Nous nous sommes demandé bien des fois, après avoir lu l'admirable *Journal* d'Eugénie, après avoir vécu avec

elle de la vie du Cayla, ce qu'était devenu cet intérieur de famille qu'elle décrit avec un art si exquis, et qu'elle nous fait tant aimer; quels sont les habitants actuels de l'antique château; si Mimi, la douce Mimi, vivait encore, etc., etc. A toutes ces questions, je puis aujourd'hui vous répondre.

De retour à Poitiers d'une courte visite à la petite ville d'Airvault, berceau de mes ancêtres, je me suis dirigé sur Toulouse, où je suis arrivé ce matin. La ville entière était dans l'allégresse; les rues toutes pavoisées étaient encombrées d'une multitude de pèlerins; des drapeaux flottaient de toutes parts; les façades des maisons étaient ornées de guirlandes de fleurs. On célébrait le dernier jour des grandes fêtes de la canonisation de sainte Germaine Cousin.

Le chemin de fer qui conduit de Toulouse à Alby, touche à Gaillac, et se bifurque à la station de Tessonnières. Laissant Alby à droite, je suis descendu à Cahuzac vers deux heures. La gare est à deux kilomètres (une demie lieue) du village. Il me fallut faire ce trajet à pied en compagnie du porteur de la malle qui s'était chargé de mon sac de voyage.

Le paysage est très-accidenté et d'un aspect sauvage. La route circule à travers la vallée, monte, descend entre des montagnes boisées d'où sortent çà et là quelques rochers blanchâtres qui indiquent un sol peu fertile.

Au détour du chemin, j'aperçois, sur le versant d'une élévation, Cahuzac dont le nom résonne si agréablement aux oreilles des lecteurs d'Eugénie. De là une voiture me conduit en peu d'instants jusqu'à Andillac, village plus que modeste, qui m'apparaît à gauche, avec sa pauvre petite église, où reposent les tombes de Maurice et d'Eugénie, où elle est venue tant de fois prier, pleurer, espérer, implorer avec tant de larmes le salut de son frère.

Le chemin détourne, gravit une côte ; et le guide m'indique du doigt, à travers les arbres, au-delà d'un ravin, le château du Cayla, qui s'élève isolé sur une gracieuse éminence. C'est un vaste corps de logis d'un aspect sévère ; rien ne le distingue des constructions ordinaires qu'une petite tourelle construite à l'un des angles, qui lui donne une légère teinte féodale. Cependant ce manoir si modeste, vu dans l'encadrement du paysage, est d'un effet riant et pittoresque, grâce au prestige de la poésie, cette fée enchanteresse qui a touché de sa baguette d'or chaque objet de ce domaine : ici la fée est une ange, c'est Eugénie.

La voiture franchit le ravin, en côtoyant la rive du Saint-Usson, petit ruisseau qui alimente le moulin de la commune ; elle escalade l'escarpement du Cayla, et s'arrête devant la ferme parmi un essaim de volailles qui s'ébattent, en caquetant, au soleil, sur une litière de paille.

Une servante, arrivant de la garenne du nord, s'avance vers moi et m'introduit dans le salon, assez jolie pièce qui s'ouvre du côté de la terrasse. Quelques meubles d'un goût moderne, des rideaux blancs, des fleurs et des fruits en cire, quelques peintures sur les murailles, un petit tableau du Cayla et du paysage environnant, sur la table une riche édition des œuvres d'Eugénie et de Maurice : c'est le plus bel ornement et le charme de cet intérieur.

La porte s'ouvre, et une jeune dame à l'air distingué, à l'expression rêveuse, se présente : c'est Caroline de Guérin, nièce d'Eugénie, cette chère petite Caro qu'elle berçait jadis sur ses genoux, aujourd'hui mariée à M. Melchior Mázuc, d'une riche et noble famille de Montpellier. Elle est bientôt suivie d'une autre personne beaucoup plus âgée, mais encore allègre, vêtue très-simplement, d'une physionomie empreinte d'une exquise douceur, d'une modestie plus exquise, avec des traits accentués, éclairés par des yeux vifs et un sourire où la finesse s'allie à la bienveillance.

Je m'annonce comme venant d'Amérique, du Canada, attiré dans ce coin reculé de la France par la renommée d'Eugénie.

—Est-ce que la réputation de notre Eugénie s'est répandue jusques chez-vous ? s'écrie avec surprise Marie de Guérin ; car c'était elle.

Dès lors la conversation ne languit point, alimentée par les mille riens qu'a poétisés l'auteur du *Journal.*

Au moment où je me lève pour me retirer, arrive, suivi de Madame de Guérin, veuve d'Erembert, M. Mâzuc, qu'on était allé avertir dans les champs, où il était occupé à surveiller ses vignerons. C'est un homme dans la force de l'âge, ancien officier dans l'armée d'Algérie, figure mâle, regard énergique, caractère aimable, impétueux.

—Quoi ! s'écrie-t-il, vous arrivez d'Amérique, et vous êtes venu nous visiter jusques dans nos montagnes, et vous parlez déja de partir ? Ah ! mais vous n'y songez pas ; vous n'avez encore rien vu ; il faut visiter les environs. Tenez, nous allons vous donner la chambre même d'Eugénie, que vous trouverez telle qu'elle était à l'époque du *Journal.* Puis, voici mon frère Nérestan qui arrive justement d'Afrique, où il remplit la charge d'officier de colonisation ; il vous entretiendra de l'Algérie, vous lui parlerez du Canada.

—C'est cela, s'écrie M. Nérestan en me serrant vivement la main ; et je commence tout de suite par vous dire que le meilleur système de colonisation que je connaisse, provient d'un livre imprimé au Canada, qui m'est tombé par hasard entre les mains.

On me presse de toutes parts avec tant de politesse, que, vaincu par de si douces violences, je me résigne au bonheur de rester. En attendant le souper, Marie

s'affuble, sans cérémonie, d'un vieux chapeau de paille à large bord, et m'invite à aller visiter les alentours. Déjà nous sommes de vieilles connaissances. Nous sortons par la porte qui donne sur la terrasse ; elle s'appuie sur la crête du ravin. Le long de la muraille croissent quelques tiges de grenadiers et de jasmins en fleurs dont Maurice fit un bouquet la veille de sa mort. Il s'était fait descendre ici appuyé sur le bras de sa chère Eugénie pour réchauffer au soleil ses membres que la mort commençait déjà à glacer, baigner sa poitrine haletante de l'air pur et tiède de la matinée, et contempler une dernière fois son beau ciel du Cayla.

Quelques degrés en pierre conduisent au bas du ravin où coule le petit ruisseau, ombragé de saules, dont le gazouillement faisait rêver et chanter l'aimable recluse dans sa chambrette. Voici la fontaine du Téoulé, c'est-à-dire de la tuile, nom qui lui vient d'une tuile qui servait à recevoir l'eau du rocher. Nous traversons le Pontet, qui conduit au lavoir, où, comme la belle Nausicaa de l'antiquité, Eugénie venait parfois laver ses robes ; ce qui lui inspire ces jolies réflexions.

“ Une journée passée à étendre une lessive laisse peu à dire. C'est cependant assez joli que d'étendre du linge blanc sur l'herbe ou de le voir flotter sur des cordes. On est, si l'on veut, la Nausicaa d'Homère, ou une de ces princesses de la Bible qui lavaient les tuniques de leurs frères. Nous avons un lavoir que

tu n'as pas vu, à la Moulinasse, assez grand et plein d'eau, qui embellit cet enfoncement et attire les oiseaux qui aiment le frais pour chanter."

"Je t'écris d'une main fraîche, revenant de laver une robe au ruisseau. C'est joli de laver, de voir passer les poissons, des flots, des brins d'herbe, des fleurs tombées, de suivre cela et je ne sais quoi au fil de l'eau. Il vient tant de choses à la laveuse qui sait voir dans le cours de ce ruisseau! C'est la baignoire des oiseaux, le miroir du ciel, l'image de la vie, un chemin couvert, le réservoir du baptême."

A quelques pas dans la prairie, le superbe marronnier, trois ou quatre fois séculaire, étend son vaste ombrage; vieille sentinelle du château qui a vu naître et mourir les générations des Guérins.

La côte de Sept-Fonds serpente à travers les arbres, jusqu'au sommet de la colline: sur la déclivité voisine, le petit bois de Buis, avec son joli sentier plein d'ombre et de mystère, où Eugénie fit inhumer son petit chien.

"Le 1er juillet.—Il est mort, mon cher petit chien. Je suis triste, et n'ai guère envie d'écrire.

"Le 2.—Je viens de faire mettre Bijou dans la garenne des buis, parmi les fleurs et les oiseaux. Là je planterai un rosier qui s'appellera le *rosier du Chien*. J'ai gardé les deux petites pattes de devant si souvent posées sur ma main, sur mes pieds, sur mes genoux. Qu'il était gentil, gracieux dans ses poses de repos ou

de caresses ! Le matin, il venait au pied du lit me lécher les pieds en me levant ; puis il allait en faire autant à papa. Nous étions ses deux préférés. Tout cela me revient à présent. Les objets passés vont au cœur ; papa le regrette autant que moi. Il aurait donné, disait-il, dix moutons pour ce cher joli petit chien. Hélas ! il faut que tout nous quitte, ou tout quitter.

" Une lettre me vient à présent, qui me donne une autre peine. Les affections du cœur sont différentes comme leurs objets. Quelle différence du chagrin de Bijou à celui que me donne une âme qui se perd, ou du moins en danger ! O mon Dieu, que cela pénètre et effraye dans les vues de la foi ! "

En passant devant la ferme, nous jetons un coup-d'œil de l'autre côté du vallon : en face, ce massif de verdure, c'est le bois du Pigimbert, avec le hameau du Pausadou où demeurait la Vialarette, cette pauvresse que Marie et sa sœur allaient visiter. Plus à gauche, sur les hauteurs, c'est le village des Mérix, et là-bas, vers le nord, Lentin, où Eugénie allait souvent entendre la messe.

Le chemin de la garenne du nord suit le bord du côteau qui se prolonge en arrière du vieux castel. Ici, comme ailleurs, tout est plein de souvenirs.

" Chaque arbre a son histoire, et chaque pierre un nom. "

Sur les branches du Treilhou, vieux cep de vigne qui s'enlace au tronc d'un chêne, Maurice enfant jouait avec ses sœurs. Mimi sourit au souvenir des glissades qu'elle faisait avec lui à travers le bois de genévriers qui tapisse la pente du ravin. Elle m'indique un petit taillis qu'elle appelle le bois d'érables : ce sont de petits arbres de la grosseur du bras, qui n'ont rien de commun avec le roi de nos forêts.

Un orage subit nous oblige de chercher un refuge dans le salon. Il n'y a qu'un instant tout était azur et lumière, chaleur et sérénité dans la nature ; maintenant nuages et obscurité, pluie d'averse, coups de vent, éclats de foudre. Ce ciel du midi me semble un grand enfant ; il passe du rire aux larmes avec une facilité étonnante.

A sept heures et demie, souper arrosé de l'excellent vin du Cayla. A table est assis et gazouille à côté de son père le petit Mâzuc de Guérin, enfant de dix-huit mois. Qu'Eugénie n'est-elle ici pour caresser cet enfant de Caro !

Veillée délicieuse, assaisonnée d'anecdotes, de souvenirs d'ici, de l'Amérique, de l'Algérie, d'épisodes, racontés par M. Mâzuc, sur les guerres d'Afrique, dans les montagnes de la Kabylie. Mimi nous ramène au pays en me racontant quelques détails sur la veuve de Maurice. Retournée aux Indes après la mort de son mari, elle est venue mourir à Bordeaux en 1861.

Et le bon M. Bories, il vit encore ; mais, frappé d'une maladie cruelle, ce n'est plus qu'une ruine.

Après la veillée, on me conduit à ma chambre. Un escalier en spirale monte au palier supérieur, et donne entrée dans la grande salle ; c'est la pièce solennelle du manoir : une vaste cheminée, dont le manteau est soutenu par des cariatides en pierre ; de chaque côté, les figures, grossièrement esquissées, de deux chevaliers bardés de fer. Jadis ces murailles étaient couvertes des armures des nobles seigneurs de céans ; ce parquet, aujourd'hui silencieux, retentissait sous les pas des écuyers éperonnés, portant, au bout de leurs piques, pennons et étendards, sur lesquels les châtelaines du Cayla avaient brodé la fière devise des sires de Guérin : *Omni exceptione majores.* C'est dans cette salle, maintenant déserte, qu'ils s'armaient en guerre contre les Maures, contre les féroces Albigeois, ou qu'ils revêtaient leurs plus riches armures, leurs casques étincelant de fin acier, leurs cuirasses dorées, pour aller croiser la lance dans les tournois. Au temps d'Eugénie, cette antique splendeur était disparue déjà depuis longtemps ; là, comme ailleurs, la révolution avait fait son œuvre de destruction, et les riches seigneurs de Guérin n'étaient plus, disait-elle, que de pauvres sires, tirant le diable par la queue.

A côté de la salle, sur la droite, s'ouvre la chambre de Mimi ; à gauche, celle de Maurice. Et tout au fond, en

arrière, retirée comme une cellule, cachée comme un nid d'oiseau, la chambrette d'Eugénie ; c'est dans cette chambrette, sur sa table même que je vous écris, entouré du même silence, éclairé par la même lumière discrète de sa lampe. Devant moi, sa petite chapelle d'image, son crucifix, son étagère de livres. Du reste, ni ornements, ni luxe ; rien que de très-ordinaire. Mais ces riens sans valeur sont devenus des reliques ; cette chambrette, une chapelle ; cette table, un autel. C'est de cette blanche et paisible cage que la colombe du Cayla s'envolait vers le pays des rêves, cueillait les fleurs célestes de la poésie, conversait avec les anges, chantait avec son cœur. C'est ici qu'elle priait, lisait. écrivait son *Journal*, et ces admirables lettres à Louise de Bayne, à Madame de Maistre, à Maurice ; ici qu'elle a écrit l'histoire de son cœur, qu'elle a vécu, qu'elle est morte, qu'elle est allée rejoindre Maurice.

Je feuillète le *Journal*, et me laisse entraîner au charme de cette lecture, où le moindre objet, un insecte qui vole, un oiseau qui chante, un rayon de lune qui glisse à travers la persienne, lui inspirent des choses ravissantes, des pages poétiques comme une harmonie de Lamartine, fines et profondes comme un trait de La Rochefoucauld. Sa pensée a parfois des coups-d'ailes inattendus, des élans sublimes comme une élévation de Bossuet.

Jamais peut-être on n'a vu une organisation plus

délicate, une imagination plus impressionnable ; son âme était une harpe éolienne qui vibrait au plus léger soufle.

Mlle. de Guérin écrit avec une plume d'or; je la comparerais à Madame de Sévigné, si Madame de Sévigné était moins frivole. Celle-ci amuse, éblouit; celle-là captive, attendrit; l'une est vive comme l'hirondelle ; l'autre, rêveuse comme la colombe. La première a plus d'esprit, la seconde plus d'âme. Il y a plus de sentimentalité dans Madame de Sévigné ; dans Eugénie de Guérin, plus de sentiment. La lecture de l'une effleure l'âme, celle de l'autre la pénètre. On admire Madame de Sévigné, on s'attache à Eugénie de Guérin.

Devant moi, accrochée aux rayons de sa bibliothèque, je vois la sainte Thérèse de Gérard, qu'elle reçut en présent de la baronne de Rivières. Je relis les passages que lui suggère la vue de cette petite gravure, ces aspirations vers la vie contemplative qui révèlent une piété aussi tendre qu'aimable, une dévotion aussi solide qu'éclairée. Ce cœur pur se tournait naturellement vers le ciel, comme l'aiguille magnétique vers le pôle. "Elle était de ces âmes, dit Mgr. Mermillod, qui, au milieu de nos ardeurs matérielles, entendent le *Sursum corda* de la Sainte-Eglise, et qui se plaisent dans ces nobles et saintes ascensions." "On fait église partout" dit-elle quelque part.

J'ouvre la croisée, et, comme elle, je contemple la belle nuit, la campagne à demi ensevelie dans l'ombre, les myriades d'étoiles qui, comme des clous d'or, soutiennent la tapisserie bleue du ciel. Tout est silence, recueillement, mystère ; un seul murmure, celui du ruisseau. Il chante pour moi, comme jadis pour Eugénie. En remontant vers mon passé, je me demande si jamais j'ai coulé une heure plus suave, éprouvé de plus fraîches émotions. Bonsoir, il est minuit, attendez bientôt la fin de ma lettre.

A M. l'abbé L.....

Québec.

Paris, ce 9 août 1867.

....

A cinq heures du matin, une main discrète frappe à la porte de la chambre. Déjà j'étais debout. La veille, nous étions convenus, Mlle. de Guérin et moi, d'aller à Andillac, où je désirais célébrer la messe et visiter les tombes de Maurice et d'Eugénie.

L'allégresse de la nature semblait faire écho à l'allégresse de mes pensées. Sur les hauteurs des Mérix, les teintes roses du matin ; dans le ciel, les premiers filets d'or du soleil ; dans la plaine, les moites senteurs de la rosée, les brises parfumées, le gazouillement des oiseaux.

Nous saluons, en passant, la petite croix où le frère et la sœur se firent de si tendres adieux, où Eugénie conserva longtemps l'empreinte que le pied du cheval avait faite dans le sol humide. Sur les buissons qui bordent la route, sa naïve piété lui fit cueillir, un soir qu'elle allait à la messe de minuit, quelques branches couvertes de givre, qu'elle voulait déposer devant le Saint-Sacrement : scène qu'elle décrit avec une fraîcheur et une grâce charmantes.

“ Nous allâmes tous à la messe de minuit, papa en tête, par une nuit ravissante. Jamais plus beau ciel que celui de minuit, si bien que papa sortait de temps en temps la tête de sous son manteau pour regarder en haut. La terre était blanche de givre, mais nous n'avions pas froid ; l'air d'ailleurs était réchauffé devant nous par des fagots d'allumettes que nos domestiques portaient pour nous éclairer. C'était charmant, je t'assure, et je t'aurais voulu voir là cheminant comme nous vers l'église, dans ces chemins bordés de petits buissons blancs comme s'ils étaient fleuris. Le givre fait de belles fleurs. Nous en vîmes un brin si joli que nous voulions faire un bouquet au saint-Sacrement, mais il fondit dans nos mains : toute fleur dure peu. Je regrettai fort mon bouquet : c'était triste de le voir se fondre et diminuer goutte à goutte.”

Chemin faisant, Mlle. de Guérin me raconte la der-

nière maladie et la mort de sa sœur. Deux années auparavant, sa santé avait été gravement atteinte ; c'était en vain qu'on l'avait envoyée aux eaux de Cauterets chercher des forces qui ne devaient plus revenir.

Elle sentait sa fin arriver ; mais elle ne tremblait pas. Dans ce cœur résigné, il n'y avait plus de place pour la crainte. A mesure qu'elle voyait le terme approcher, elle se repliait sur elle-même, comme la sensitive ; s'enveloppait de ce recueillement dont s'entourent les grandes âmes à l'approche du recueillement suprême qu'elle pressentait. Elle parlait peu, priait beaucoup, et souriait plus rarement. Sa chambrette était devenue une cellule de religieuse ; elle y vivait cloîtrée, n'en sortant que pour aller à l'église. La prière était sa distraction, l'eucharistie, sa nourriture.

" Je veux mourir après avoir communié," répétait-elle peu de temps avant sa mort. On remarqua qu'elle regardait plus souvent du côté d'Andillac, où elle allait bientôt prendre sa demeure. C'était l'hirondelle qui éprouvait le besoin de partir à la veille de la froide saison ; l'hiver de la mort approchait.

Elle prit du froid, en allant à la messe, le jour de l'Epiphanie, et revint avec une fièvre qui s'aggrava rapidement. Une fluxion de poitrine se déclara, et la conduisit en peu de jours aux portes de la mort. Après avoir reçu le saint viatique : " Je puis mourir maintenant," soupire-t-elle, avec un sourire céleste.

“ Adieu, ma chère Marie ! ” et, comme elle sentait une larme trembler dans ses yeux en voyant sa sœur éclater en sanglots, elle l'embrasse et lui dit en détournant la tête pour cacher son émotion : “ Ah ! ne nous attendrissons pas ! ” comme si elle eût craint d'affaiblir la générosité de son sacrifice.

Telle fut la fin prédestinée de Mlle. Eugénie de Guérin. Elle est morte comme une sainte, “ comme mourraient les anges s'ils n'étaient immortels,” a dit l'un de ses amis.

Nous voici à Andillac.

—*Mosou ritou* (M. le curé) est-il au presbytère ? demande en patois Mlle. de Guérin à la vieille servante en entrant avec la familiarité d'une habituée.

M. l'abbé Massol nous accueille avec une grâce parfaite, et m'entretient de l'entreprise qu'il poursuit, depuis quelque temps, de rebâtir l'église d'Andillac avec les offrandes des admirateurs d'Eugénie de Guérin. Les sympathiques encouragements qu'il a reçus, lui donnent l'espoir d'élever bientôt ce monument, qui sera l'honneur du tombeau de la pieuse jeune fille et son auréole de prédilection : cette gloire était bien la seule qu'elle eût enviée. [1]

1. A mon arrivée en Canada, une petite collecte faite parmi les admirateurs d'Eugénie a produit une somme de cinq cents francs qui a été expédiée à Mlle. de Guérin. Sa Sainteté Pie IX, que l'on compte parmi les admirateurs de la vierge du Cayla, qualifiée par lui dans une lettre de ***bienheureuse Eugénie,*** a daigné accorder sa bénédiction apostolique et l'indulgence plénière à tous les bienfaiteurs de l'église d'Andillac. Leurs noms sont inscrits dans les archives de la paroisse, et le saint sacrifice de la messe est offert pour eux quatre fois par année.

L'église actuelle d'Andillac n'est plus qu'une masure; son clocher qui menace ruine, son toit croulant de vétusté, ses murs lézardés, à demi enfouis sous le sol, offrent l'image de la désolation. Il faut descendre plusieurs marches pour pénétrer dans cet autre Bethléem, dont l'aspect sombre, délabré, humide, donne le froid au cœur. Il ne fallait rien moins que la foi ardente, l'heureuse imagination d'Eugénie pour respirer dans cet antre glacé, et y faire descendre un rayon d'allégresse et de poésie.

Je glissai tout bas à l'oreille de Mlle. de Guérin que j'allais dire la messe pour les illustres morts de sa famille: j'eus le bonheur de communier de ma main la sœur d'Eugénie. Un quart d'heure d'action de grâces passé sur le prie-dieu où elle s'agenouillait, laisse une impression qui ne s'oublie pas: ange, elle conversait ici avec les anges, avec l'Epoux des vierges; elle déployait ici, au vent de l'éternité, ces ailes de lumière qui la détachaient chaque jour davantage de la terre et l'ont enfin emportée au sein de Dieu.

Au sortir de l'église, Mlle. de Guérin m'ouvrit en silence la porte du cimetière. J'étais en face des tombes aimées. Les rayons du soleil levant inondaient de lumière le champ de la mort, comme pour me dire cette autre lumière invisible et sans déclin qui éclaire l'autre rive de la vie. Un obélisque en marbre blanc, seul monument du cimetière, indique la tombe de

Maurice. On y lit encore distinctement la date funèbre : 19 *juillet* 1839. A côté, sur la droite, est plantee une simple croix de bois dont le croisillon supporte une couronne d'immortelles avec cette inscription : *Eugénie de Guérin* 31 *mai* 1848, renfermée dans un médaillon. En arrière, s'élèvent deux croix en fer dont l'une indique la tombe de M. Joseph de Guérin, père d'Eugénie, et l'autre celle d'Erembert. morts à une année d'intervalle (1850 et 1851).

Je demeurai longtemps à genoux sur la tombe d'Eugénie, à l'endroit même où, abîmée dans une douleur sans nom, elle versait des larmes qui ne tarissaient pas, et creusait ce terrible mystère de la mort, insondable comme sa douleur ; d'où elle se releva enfin brisée pour jamais, mais résignée, avec ce cri sublime de la chrétienne : " Jetons nos cœurs en l'éternité ! " Elle dort maintenant à côté de ce cher Maurice qu'elle a tant pleuré, jusqu'au jour où ils se lèveront ensemble pour ne plus être séparés.

Avant de s'éloigner, Mlle. de Guérin cueillit un bouquet de roses et d'immortelles sur la tombe de sa sœur, le remit entre mes mains, et sortit sans proférer une parole.

Adieu, douce et *bienheureuse Eugénie !* La gloire que vous n'avez pas cherchée est venue vous trouver ; mais l'auréole qui brille sur votre mausolée, n'a rien qui puisse alarmer votre modestie et votre humilité.

Elle est pure comme votre âme, douce comme votre génie, religieuse comme vos pensées, bienfaisante comme votre vie. Déjà elle a éclairé plus d'une âme, raffermi plus d'un cœur. Elle fera plus, elle rebâtira ce temple, d'où s'élèvera en votre honneur l'hymne de la reconnaissance. *Pertransiit benefaciendo !*

De retour au Cayla, je remerciai mes hôtes de leur gracieuse hospitalité, me recommandai aux prières de Marie *la sainte*, et repris la route de Toulouse.

Je vous apporte plusieurs souvenirs du Cayla, des dessins, un autographe d'Eugénie, quelques fleurs, une grappe d'immortelles, qui seront pour vous des reliques.

A M. l'abbé L.....

Québec.

DATES

M. Joseph de Guérin mort en 1848 âgé de 70 ans.

Madame Joseph de Guérin, née Gertrude de Fontenilles, morte en 1819.

Erembert, né en janvier 1803, mort le 16 décembre 1850.

Eugénie, née le 25 janvier 1805, morte le 21 Mai 1848.

Marie, née le 30 août 1806.

Maurice, né le 10 août 1818, mort le 19 juillet 1839.

DEPUIS

20 décembre 1869.

Depuis mon retour au Canada, d'agréables envois me sont venus du Cayla, entre autres trois vues différentes du château, une carte de la commune d'Andillac, une photographie de l'église d'Andillac et du cimetière où sont les tombes d'Eugénie et de Maurice, les portraits de Maurice, de Marie, et de Caroline de Guérin.

Le seul portrait qui existe d'Eugénie est un simple croquis à la plume, à peine ébauché, qui m'a été envoyé par l'éditeur des œuvres d'Eugénie, M. Trébutien.

Parmi ces précieux souvenirs du Cayla, je dois aussi mentionner une lettre entièrement inédite de Henri V, comte de Chambord, une autre du cardinal de Villecourt, sans compter celles que m'a adressées Marie de Guérin, dont plusieurs ne dépareraient pas le recueil des lettres d'Eugénie. Je n'en veux citer que ce court passage où elle fait allusion à nos jeunes Zouaves Canadiens.

“ Je suis tout édifiée de voir le dévouement des Canadiens pour notre Saint-Père le Pape. Vos jeunes gens partent pour Rome, comme les Croisés pour la Terre-Sainte, à ce mot *Dieu le veut*. Espérons que tant de générosité ne sera pas sans un heureux résultat. Déjà on a donné une bonne leçon à Mentana ; s'il le faut, on pourra en donner une autre.”......(*Lettre du* 30 *janvier* 1868.)

LETTRE DE HENRI V

Frohsdorf, le 19 juin 1864.

Je me souviens, Mademoiselle, d'avoir lu avec beaucoup d'intérêt, il y a quelques années, de remarquables extraits des œuvres de M. Maurice de Guérin, jeune écrivain moissonné dans la fleur de l'âge et du talent. Je ne pouvais donc manquer d'accueillir avec une satisfaction particulière le livre de mademoiselle Eugénie de Guérin, miroir fidèle où se réfléchit constamment la double affection qui a rempli sa vie, l'amour de Dieu et la tendresse pour son frère, douce leçon et touchant exemple de cette foi vive, ardente, résignée, qui, au milieu des tristesses de ce monde, ne trouve de consolation qu'en tournant ses regards vers

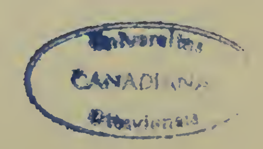
le ciel, où ceux qui se sont aimés ici-bas, séparés un instant par la mort, se rejoindront pour ne plus se quitter. Aussi n'ai-je pas voulu différer davantage à vous dire combien j'ai été sensible à cet envoi, et surtout au pieux motif qui vous en a inspiré la pensée, ainsi qu'aux expressions de dévouement dont vous l'avez accompagné tant en votre nom qu'au nom de votre belle-sœur, de sa fille et de M. Trébutien, auprès desquels je vous prie d'être l'interprète de ma gratitude. Recevez vous-même avec tous mes remercîments l'assurance de mes sentiments bien sincères.

HENRI.

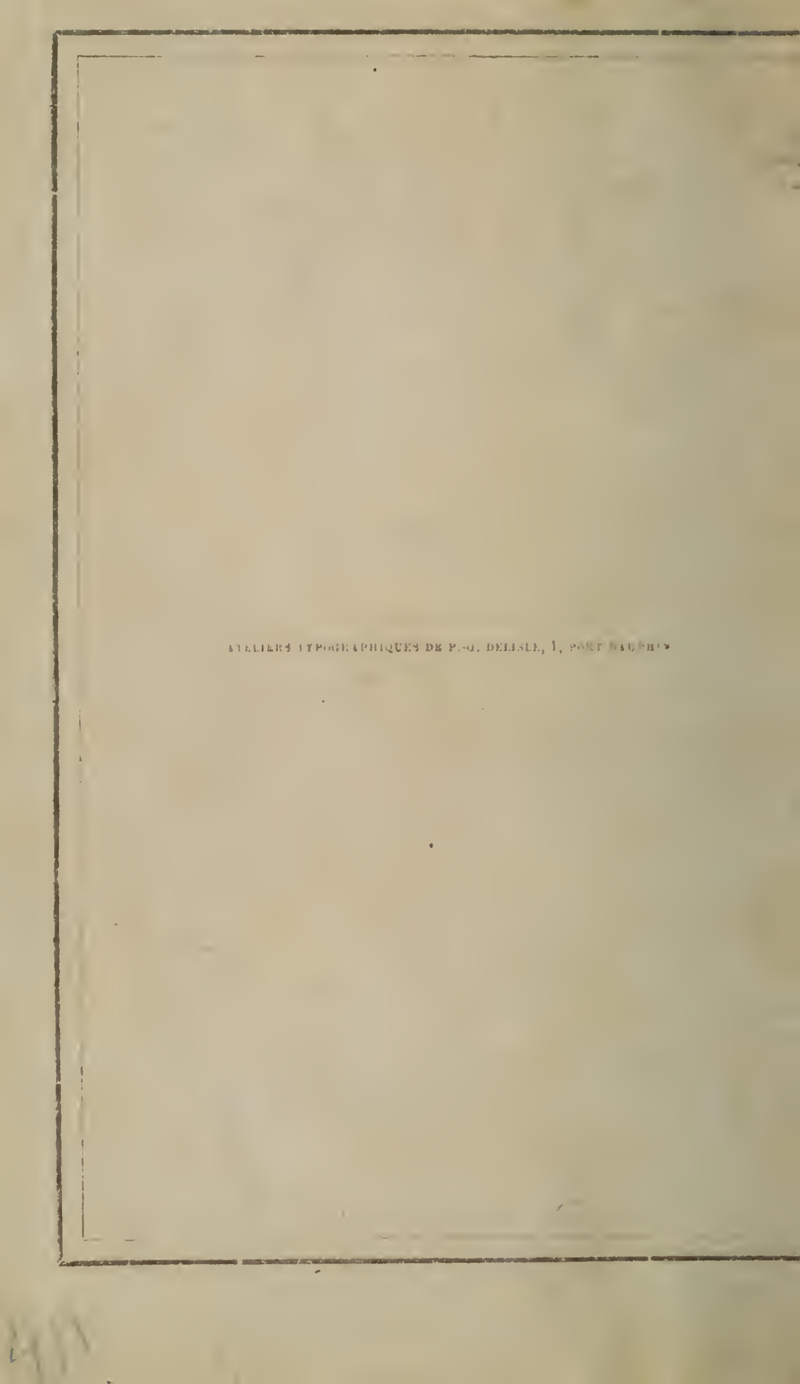
A Mlle. Marie de Guérin.

TABLE

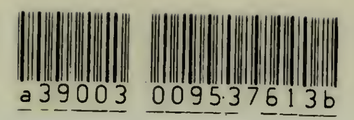
—







ATELIERS TYPOGRAPHIQUES DE P.-G. DELISLE, 1, PORT DAUPHIN


a39003 009537613b